

QUATRE  
CONFÉRENCES

PRONONCÉES A NIMES

EN FÉVRIER ET MARS 1885

PAR

G. DARDIER, L. TRIAL, L. ENJALBERT, C. BABUT

---

Se vend au profit de l'Orphelinat Coste : 2 fr.

---

NIMES

PEYROT-TINEL ET G<sup>o</sup>

LAVAGNE-PEYROT, Successeur

Boulevard de la Comédie, 1

—  
1885

DE L'APPLICATION  
DES LOIS DE LA NATURE  
AU MONDE SPIRITUEL

DE L'APPLICATION  
DES  
LOIS DE LA NATURE  
AU MONDE SPIRITUEL

---

MESDAMES, MESSIEURS,

A chacun ce qui lui est dû. Mon premier devoir est d'obéir à cette règle élémentaire de toute justice en vous informant que je ne vous apporte pas ici le fruit de spéculations qui me seraient personnelles. Mon dessein est de vous soumettre quelques-uns des résultats d'un ouvrage récent et remarquable qui a fait sensation en Angleterre, où il est promptement arrivé à sa 32<sup>me</sup> édition, et dont le titre est précisément celui de ma conférence : *Lois naturelles dans le monde spirituel*. Ce livre poursuit, par des méthodes nouvelles, un but ancien et de la plus haute importance, la conciliation de la science et de la foi. Il a été précédé par d'autres travaux du même genre, notamment par un ouvrage, plus savant encore peut-être, des docteurs Balfour,



Stuart et Tait, — tous trois professeurs de sciences, si je ne me trompe, — lequel a pour titre : *L'Univers invisible*. Essayons de caractériser en peu de mots l'esprit de ces apologies scientifiques du christianisme. Jusqu'à présent les théologiens se sont en général tenus sur la défensive vis-à-vis de la science moderne ; ils ont montré qu'il y avait lieu de distinguer entre les résultats bien constatés de la science positive et impartiale et les hypothèses que le matérialisme a cherché à édifier sur ces fondements ; ils ont établi qu'il y a d'autres moyens de parvenir à la vérité que l'observation sensible et le raisonnement géométrique, et qu'au-dessus du monde où règnent les lois physiques, chimiques, physiologiques, il y a un monde supérieur, le monde moral, régi par d'autres lois, et dont l'évolution, aujourd'hui proposée comme moyen d'explication universel, ne suffit pas à rendre compte. Nul n'a démontré tout cela avec plus de force et d'éloquence que M. de Pressensé, dans son beau livre sur *les Origines*. L'école d'apologistes que j'ai maintenant en vue est plus hardie, plus agressive. Comme autrefois Israël pillant les trésors de l'Égypte, elle s'empare de ces théories scientifiques où le matérialisme avait cru trouver sa justification. Sans insister sur les lacunes, sur les points douteux que ces théories présentent encore, elle les suppose bien établies et elle dit : Loin d'infirmer la doctrine chrétienne bien comprise, ces résultats de la science moderne, bien compris à



leur tour, l'appuient; ils ne sont à leur vraie place, ils ne trouvent leur pleine signification et leur interprétation la plus plausible que dans une conception générale de l'Univers qui est précisément celle où le christianisme nous conduit. C'est la thèse de M. le professeur Leenhardt dans le beau discours qu'il a prononcé il y a quelques mois, à l'occasion de l'ouverture des Cours de la Faculté de Montauban, sur les Rapports du christianisme et des sciences. C'est aussi celle de M. Drummond.

Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement cet écrivain, qui est jeune encore, mais qui me fait l'effet d'être un homme bien digne de respect et de sympathie, un chrétien tel que j'en souhaite beaucoup à notre pays et à nos Eglises. Cette conciliation de la science et de la foi qu'il poursuit dans ses écrits, il l'a d'abord réalisée dans sa personne. C'est un savant fort au courant des méthodes et des résultats de la science actuelle, et c'est en même temps un croyant des plus zélés et des plus actifs, un ancien collaborateur du célèbre Moody, ce qui ne l'empêche pas d'être attentif aux illusions et aux dangers qui peuvent accompagner certains procédés de Réveil. Peu de temps après avoir publié son livre, il est parti pour le centre de l'Afrique, afin d'y étudier sur place la situation, les chances et les besoins de la Mission protestante; il en est revenu plus dévoué que jamais à la cause de la Mission, et je me rappelle avoir lu de lui un beau travail

sur les meilleurs moyens d'intéresser à cette œuvre les enfants des Ecoles du dimanche.

Quant au livre qui va fournir la base de notre entretien, la manière dont M. Drummond a été amené à le composer est fort remarquable. Pendant la semaine il donnait un enseignement scientifique à des étudiants ; le dimanche, il faisait des conférences religieuses pour un auditoire d'ouvriers. Bientôt il s'est aperçu que, sans qu'il l'eût cherché, l'un et l'autre enseignement se pénétraient mutuellement ; le mur de partition qui séparait son oratoire de son laboratoire s'écroulait de plus en plus ; il se surprenait à exposer à ses auditeurs du dimanche les vérités morales du christianisme dans le langage de l'histoire naturelle et de la biologie. Et il éprouvait en même temps que ce nouveau mode d'exposition saisissait vivement les esprits, et que l'idée chrétienne ainsi présentée semblait plus intelligible, plus plausible et comme rajeunie. C'est de ces conférences qu'est né l'ouvrage dont je viens rendre compte, ce qui explique qu'il joigne à des aperçus scientifiques et théologiques d'un haut intérêt des applications morales d'un caractère profondément sérieux.

« Lois naturelles dans le monde spirituel. » Ces mots définissent bien la pensée fondamentale de M. Drummond. Il fait remarquer que l'idée de loi et l'extension croissante de cette idée sont la

grande conquête de la science moderne ; à mesure que la science progressait, un domaine après l'autre de l'univers ont paru soumis à des lois, réglés par des lois, jusqu'à ce que la majestueuse harmonie du monde visible ait enfin resplendi aux regards de l'homme. Ce n'est pas que les lois de la nature soient par elles-mêmes, comme on se le représente trop souvent, des causes ou des puissances, mais en exprimant la succession régulière des phénomènes, elles définissent le mode d'action des forces. Elles sont comparables à ces méridiens et à ces parallèles qui sont d'un si grand usage en géographie et qui permettent de déterminer d'une manière précise la situation d'une localité quelconque. Maintenant, la question qui se pose à nous est celle-ci : « Ces lignes que nous appelons lois de la nature s'arrêtent-elles aux limites du monde visible, ou s'étendent-elles au-delà ? »

Nous avons de fortes raisons de penser qu'elles vont au delà. D'abord il est plus que vraisemblable que le monde spirituel est régi par des lois. On ne peut pas raisonnablement supposer que l'Univers soit partagé en deux moitiés absolument différentes, et que le monde inférieur étant un cosmos, le monde supérieur soit un chaos. Si jusqu'à ce jour la théologie courante déroute et rebute par l'incohérence apparente de ses notions l'esprit accoutumé à la rigueur scientifique, la faute n'en peut être qu'à l'imperfection de nos connaissances. Ensuite *le principe de continuité*,



quiest la loi des lois, nous garantit que les lois de la nature ne s'arrêtent pas à une limite fixe ; leur action doit s'étendre sur tout l'univers. C'est ainsi que la loi de la gravitation, par exemple, s'applique à la matière organisée aussi bien qu'à la matière inerte, quoique dans le domaine de la vie elle soit le plus souvent dominée et comme tenue en échec par une loi supérieure. De même le monde spirituel a sans doute des lois à lui, distinctes de celles de la nature. Drummond tient la chose pour simplement possible ; nous la tenons, nous, pour certaine. Le défaut de perception claire de cette vérité est peut-être la principale cause des erreurs et des exagérations que l'on a pu reprocher au bel ouvrage du professeur écossais. Partout où il y a des énergies vraiment nouvelles, il y a nécessairement de nouvelles lois. Avec le monde moral apparaît la loi morale, absolument différente des lois naturelles. Mais il n'en résulte pas que celles-ci n'y exercent plus aucun empire. Surtout il y a lieu de penser que les lois biologiques, les lois de la vie, régissent toute sorte de vie.

On pourrait objecter encore : « Mais si vous introduisez la loi naturelle dans le monde spirituel, n'en excluez-vous pas la liberté ? » Nullement. La liberté de l'homme s'exerce aussi dans le monde visible ; elle transforme la nature au moyen de l'industrie, mais elle le fait en se servant des lois naturelles elles-mêmes. Nous avons aussi, — le langage en fait foi, — une nature spirituelle ; les

phénomènes qui la constituent s'enchaînent conformément à des lois qui, nous le verrons, correspondent fort exactement aux lois de la vie végétale et animale, ou plutôt sont ces lois mêmes s'appliquant à un domaine supérieur. Mais notre volonté peut réagir sur notre nature, en se servant des lois qui la régissent. Et ce pouvoir que nous accordons à l'activité libre de l'homme, à plus forte raison ne le contesterons-nous pas à celle de Dieu. Il n'y a donc rien dans l'existence des lois dont nous parlons qui soit contraire à la relation personnelle et paternelle de Dieu avec l'homme. « Tout est amour, » dit un poète anglais cité par Drummond, « et pourtant tout est loi. »

Cette conception des rapports du monde spirituel et du monde sensible est, par certains côtés, une conception neuve. Sans doute, beaucoup d'écrivains, philosophes, théologiens ou poètes, ont dit sur tous les tons que les choses visibles sont le miroir des invisibles et que la nature est l'image de la grâce. Nul n'a mis en œuvre cette vérité avec plus de profondeur que ne l'a fait le Seigneur Jésus lui-même dans ses paraboles. Mais on n'a pas assez vu que l'analogie ou le parallélisme des faits sensibles et des faits moraux repose sur l'identité des lois. Drummond est persuadé qu'en poussant les recherches et les réflexions dans cette voie, on arrivera aux plus magnifiques résultats; il entrevoit déjà la théologie renouvelée, épurée, et, grâce à la notion de loi, établie à son tour sur

une base vraiment scientifique; les vérités religieuses hautement confirmées, parce qu'à la voix de cet auguste témoin qui s'appelle la Révélation se sera jointe celle de cet autre témoin, d'origine divine aussi, qui s'appelle la Nature; la science montrant à la religion la nature dans le surnaturel, et, par un juste retour, la religion découvrant à la science le surnaturel dans la nature.

— Hâtons-nous d'ajouter que l'auteur ne se flatte pas d'avoir atteint le but. Il lui suffit, pour le présent, de poser le principe et d'en indiquer quelques applications. Il nous tarde d'arriver à notre tour à ces applications, beaucoup plus aisées à comprendre qu'un principe abstrait. Sur les pas de notre auteur, quoiqu'en modifiant un peu l'ordre de ses pensées, nous allons essayer de montrer comment les lois qui régissent la vie spirituelle, depuis son origine jusqu'à son entier épanouissement, sont celles-là même que nous découvrons l'étude de la nature. Dans chacune de ces applications, Drummond affirme (et cette déclaration a de l'importance) qu'il n'est pas parti de certaines propositions théologiques pour chercher quelque chose qui leur correspondît dans le domaine de la science; il est au contraire parti chaque fois de la loi naturelle, et la transportant dans le domaine spirituel, il s'est trouvé, parfois avec un véritable saisissement, en face de faits et d'articles de foi qui lui étaient déjà familiers. Tel est l'ordre naturel de la connaissance; celui de la réalité est inverse. Pour Drummond comme



pour les auteurs du livre intitulé : *le Monde invisible*, c'est celui-ci, le monde invisible, qui a existé le premier ; ce ne sont donc pas les lois de la nature qui se sont prolongées de bas en haut dans le règne de l'esprit, ce sont, au contraire, les lois de l'esprit qui se sont comme projetées dans le domaine inférieur de la Nature.

La première question qui se présente à nous est celle de *l'origine de la vie*. D'où provient-elle ? Comment commence-t-elle ? — La science répond : La vie seule engendre la vie. *Omne vivum ex vivo*, dit Harvey ; un être vivant ne peut procéder que d'un autre être vivant. L'hypothèse contraire, celle de la génération spontanée, est plus commode à bien des égards ; aussi a-t-elle été défendue jusqu'à ces derniers temps avec une rare ténacité. Mais les travaux de M. Pasteur et d'autres savants l'ont définitivement condamnée. Partout où la vie apparaît, une observation attentive finit par constater qu'elle procédait d'un germe vivant quelconque. Détruisez les germes : nulle combinaison de forces physiques et chimiques ne pourra produire la vie. Une barrière mystérieuse sépare la matière inerte de la matière organisée, le règne de la mort de celui de la vie, et d'en bas nul ne peut la franchir à moins d'avoir été attiré et sollicité d'en haut. Aucun atome de matière inorganique ne peut entrer dans le courant vital à moins qu'une forme vi-

vante quelconque ne se soit penchée sur lui, pour ainsi dire, et ne l'ait animée par son contact, comme le fait la plante, par exemple, en s'appropriant certains éléments chimiques du sol. Cette loi, qui veut que la vie naisse de la vie et seulement de la vie, est ce qu'on nomme la loi de *biogénésie*.

Nous la retrouvons dans le monde spirituel. Ici reparait, il est vrai, le même débat que dans l'histoire naturelle. Beaucoup de philosophes, de théologiens même appartiennent à l'école de la génération spontanée. A leurs yeux, la vie spirituelle, appelons-la de son vrai nom, la vie chrétienne, n'est que le résultat du perfectionnement moral, le dernier terme de l'évolution de l'homme naturel. Mais Jésus-Christ et ses apôtres parlent comme la science : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils n'a pas la vie. » La différence entre le chrétien et celui qui ne l'est pas n'est donc pas une différence de quantité ou de degré, consistant en ce que le premier serait moralement meilleur que le second, c'est une différence de qualité ; l'un, malgré ses imperfections, possède la vie spirituelle ; l'autre, quels que puissent être d'ailleurs ses mérites et ses vertus, est étranger à cette vie. « Qu'entendez-vous au juste par vie spirituelle ? » nous demandera-t-on peut-être. — L'essence de la vie, à tous les degrés, est un mystère ; toutefois, en ce qui concerne la vie

spirituelle, celui qui pour nous en est la source l'a définie quand il a dit : Je suis la vie. Christ est la vie ; avoir Christ en soi, c'est avoir la vie ; recevoir Christ, c'est recevoir la vie. Le commencement de la vie spirituelle, comme de toute vie, en d'autres termes, la conversion est subite ; il y a nécessairement un moment précis où elle s'opère, ce qui n'implique pas que l'homme ait toujours une connaissance exacte de ce moment. Surtout — c'est le point qui nous occupe — en vertu de la loi de *biogénésie*, la vie spirituelle ne peut procéder que d'une vie analogue à elle-même, elle ne peut donc être qu'un don de Dieu. Comment a-t-elle commencé dans le monde ? L'humanité ne s'est pas élevée à la connaissance de Dieu, qui est la vie, par sa vertu ou sa sagesse propres, par un effet du progrès des lumières ou de la civilisation ; Dieu s'est révélé, Dieu a donné son Fils. Et comment la vie spirituelle commence-t-elle dans l'individu ? Elle n'est jamais un simple fruit de l'éducation, de l'instruction, ni de l'effort personnel ; il y faut la naissance d'en haut, le souffle du Saint-Esprit qui s'empare d'une âme et qui la régénère.

Après la naissance vient la *croissance*. Jésus lui-même nous invite à considérer celle des lis des champs. Si, dociles au conseil du Seigneur, nous étudions les caractères généraux de la croissance, tant dans le règne végétal que dans



le règne animal, nous sommes amenés à les réduire à deux principaux : toute croissance est à la fois *spontanée* et *mystérieuse*. Spontanée : toute vie se développe du dedans au dehors, en vertu d'une énergie interne, à la différence du cristal, par exemple, qui se forme par voie d'agglomération extérieure. Mystérieuse : la plante germe et croît, comme l'a dit encore Jésus, sans que l'homme sache comment. La croissance spirituelle a les mêmes caractères. Elle ne résulte pas d'une fabrication, mais d'une naissance ; elle est le développement d'un germe divin implanté en nous, non le produit voulu et calculé d'une certaine somme d'efforts et d'actes de dévotion. La sanctification, comme le reste du salut, n'est pas par les œuvres, mais par la foi. La croissance spirituelle est mystérieuse aussi : l'homme naturel n'en comprend ni l'origine, ni la loi, ni le but. C'est une vie cachée avec Christ en Dieu.

Il y aurait une disposition singulièrement malade chez l'enfant qui se préoccuperait constamment de sa propre croissance et qui prendrait de la peine pour grandir. C'est pourtant une préoccupation de ce genre qui fait l'erreur et le tourment de beaucoup de chrétiens. Ils dépensent en efforts inutiles et convulsifs pour ajouter une coudée à leur taille spirituelle, des forces qui seraient bien mieux employées dans le service actif de Dieu et des hommes. Qu'ils considèrent comment les lis des champs croissent ! Ils ne

travaillent ni ne filent; ils ne sont les auteurs ni de leur propre croissance, ni des conditions de cette croissance; tout ce qu'ils font c'est de vivre dans ces conditions, aspirant avec leurs racines l'humidité de la terre, ouvrant leurs feuilles et leurs fleurs aux rayons du soleil, à la rosée du matin et à la pluie du ciel. Telle est la part du chrétien dans sa propre croissance: vivre dans la grâce de Dieu, qu'il n'a pas à créer ni à mériter, mais qui l'environne comme une atmosphère spirituelle. Dieu donne l'accroissement. Ainsi la voix de la Nature fait écho à celle du Maître qui a dit: « Venez à moi, et je vous donnerai du repos. »

Nous arrivons à la même conclusion par une voie un peu différente, si nous tenons compte de *l'influence qu'exerce sur chaque être vivant le milieu qui l'environne*. L'organisme ne contient que la moitié des conditions de la vie; l'autre moitié, non moins indispensable, se trouve dans le milieu. La correspondance, à la fois active et réceptive, d'un être avec son milieu, c'est, d'après la biologie moderne, la définition même de la vie. Et Herbert Spencer va jusqu'à dire: « Toute somme d'activité dépensée par un être n'est jamais que l'équivalent d'une force qui lui a été communiquée du dehors. » Qu'est-ce que cet aphorisme scientifique, sinon le pendant exact de la grande parole de Jésus: « Hors de moi vous

ne pouvez rien faire » ? Dieu est le milieu de l'âme. La communion avec Dieu est une nécessité de la vie spirituelle comme la respiration et la nutrition, par exemple, sont des nécessités de la vie matérielle. L'impuissance absolue de l'homme sans Dieu (dans ce domaine supérieur) est un axiome biologique. — Beaucoup de chrétiens s'occupent trop exclusivement de leur âme. Ils essaient de vivre sans le secours de leur milieu. « Mon âme attends-toi à l'Eternel seul ; il est mon refuge et ma force, » c'est la leçon que nous donne la contemplation de la nature aussi bien que l'expérience humiliante de nos défaites et de nos chutes réitérées.

Avant de quitter ce sujet si important de la croissance, il faut encore nous demander quelle en est la règle interne, la loi immanente. C'est *la loi de la conformité au type*. C'est en vertu de cette loi que tout être vivant tend à ressembler à ses générateurs et à reproduire le type particulier de son espèce. Ici encore, comme dans tout ce qui touche à la vie, il y a du mystérieux, du merveilleux. Comparez à leur origine, au premier instant de leur formation, le germe d'un chêne, celui d'un palmier et celui d'une simple fougère : ils vous paraîtront identiques. De même, à ce premier instant, les embryons des divers animaux se ressemblent entre eux et, ce qui est plus surprenant, ils ressemblent aussi aux ger-



mes des végétaux. Newton, son chien Diamant, et l'arbre sous lequel Newton était assis quand il a conçu la première idée de sa grande découverte, ont commencé la vie précisément au même point. Le protoplasme, qui est le point de départ de toute vie, est une substance informe, gélatineuse, à peu près semblable au blanc d'œuf, un composé d'oxygène, d'hydrogène, d'azote et de carbone. Entre les divers protoplasmes, ni les plus forts microscopes, ni les analyses chimiques les plus délicates ne nous font découvrir aucune différence. Que se passe-t-il donc, pour que d'un point initial qui paraît identique procèdent des développements si différents ? On ne peut guère l'exprimer que dans un langage figuré. Un principe vital et directeur, pareil à un artiste invisible, s'empare de chaque protoplasme particulier, le différencie, le pétrit comme l'argile, le modèle et le façonne avec un art merveilleux jusqu'à ce qu'il l'ait rendu conforme au type dont il procède.

N'est-ce pas de la même façon que se forme ou plutôt qu'est formé le chrétien ? Le protoplasme ici, c'est l'homme naturel, avec l'ensemble de ses facultés intellectuelles et morales, et même avec sa capacité pour Dieu, mais encore étranger par lui-même à toute vie spirituelle. Le principe vital ou formateur, c'est Jésus-Christ, qui vient habiter dans l'homme, le transforme par son esprit et y reproduit sa propre image. C'est Jésus-Christ qui fait le chrétien. Seulement il y a ici cette circons-

tance nouvelle, que le protoplasme en question, je veux dire l'homme naturel, est doué de conscience et de liberté. Il faut donc qu'il connaisse le type auquel l'Artiste divin veut l'assimiler; en d'autres termes il faut que ce type soit un idéal et un idéal révélé : de là la nécessité de l'incarnation de Jésus-Christ. Nous sommes ici au cœur du dogme et de la mystique chrétienne, et pourtant en pleine biologie. L'analogie qui nous occupe en ce moment est si frappante, si inévitable, que les apôtres, qui ne connaissaient pas les faits d'histoire naturelle que nous venons de rappeler, n'en ont pas moins employé d'instinct, pour définir les faits spirituels correspondants, le langage même de la biologie : « Dieu, dit saint Paul, nous a prédestinés à être conformes à l'image (ou au type) de son Fils, » et le même apôtre écrit aux Galates : « Je souffre pour vous les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Christ soit formé en vous. » Christ formé en nous ! voilà donc le but du développement de l'homme, et par conséquent de celui des règnes inférieurs qui l'ont précédé et préparé. Toute vie qui ne tend pas à ce but est une vie manquée et avortée. Tout être humain qui ne se laisse pas transformer à la ressemblance de Jésus-Christ est comme une argile rebelle que le divin potier rejettera tôt ou tard.

Ce terme suprême et idéal du développement humain, reçoit dans la langue religieuse et bibli-



que un autre nom, celui de vie éternelle. Ainsi, après nous être entretenus de la naissance et de la croissance, nous sommes amenés à parler de *la consommation de la vie*. Notre foi a-t-elle ici encore quelque lumière ou quelque confirmation à demander à la science ? Il semble que non. La plupart des physiologistes modernes, s'ils touchent à cette question, considèrent l'idée de l'immortalité ou simplement de la vie future, d'une vie qui se prolongerait après la dissolution de l'organisme qui en est la base, comme une fiction absolument vide. Regardons-y de plus près pourtant.

Nous savons déjà que la vie d'un être consiste dans les correspondances qu'il entretient avec son milieu. Ajoutons que la vie se mesure au nombre et à la variété de ces correspondances. Un arbre, par exemple, vit, parce qu'il est en relation avec le sol qui le porte, avec l'atmosphère, avec la pluie, avec le soleil ; mais comme il ne voit, n'entend, ni ne sent rien, comme il y a une multitude de phénomènes environnants avec lesquels il n'a aucune relation et à l'égard desquels il est comme mort, sa vie est incomplète et inférieure. L'oiseau est plus vivant que l'arbre, l'homme est le plus vivant de tous les habitants de la terre. En général (il y a des exceptions) la longévité d'un être s'accroît à proportion de la richesse et de la complexité de son organisation, parce qu'il possède d'autant plus de moyens d'adapter les changements inter-



nes aux changements externes, d'éviter ou du moins de reculer ce défaut d'harmonie avec le milieu qui constitue la mort. Ainsi, plus nous nous élevons dans l'échelle des êtres, plus le domaine de la vie s'étend, et celui de la mort diminue. C'est en partant de ces données que Herbert Spencer a dit, sans autre dessein que celui d'énoncer une hypothèse purement théorique : « La parfaite correspondance serait la vie parfaite. Supposez un être qui pourrait et saurait toujours, avec une infaillible justesse, adapter ses propres changements à ceux de son milieu ; cet être posséderait une existence éternelle et une éternelle connaissance. » Le penseur anglais, peu suspect de complaisance pour la théologie, lui a pourtant rendu un vrai service en déterminant ainsi les conditions de la vie éternelle. Seulement, sa définition demande à être complétée ou même rectifiée en un point ; pour que la vie fût éternelle, il faudrait que le milieu fût parfait ; car s'il est imparfait, il pourra toujours s'y produire des changements imprévus et ce milieu pourra même cesser d'exister. En peu de mots, la vie éternelle serait la parfaite correspondance avec un milieu parfait. Ainsi amendée, la définition de Spencer se confond presque avec celle du Seigneur lui-même : « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent toi, seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » Jésus-Christ et Herbert Spencer (s'il est permis de les rapprocher ainsi) s'accordent à enseigner que la

vie éternelle n'est pas avant tout une durée, mais une relation, et à définir cette relation par le mot de connaissance. Ils diffèrent en ceci : ce qui, pour le philosophe anglais, n'est qu'une hypothèse, est pour Jésus-Christ une réalité. Le milieu parfait que nous réclamions existe. Par delà les limites de la nature il y a comme une région éternelle et infinie avec laquelle l'homme est fait pour entrer en communication ; cette région, c'est Dieu même. Il est vrai que l'homme naturel étant sans communion avec Dieu, sans correspondance vivante avec le milieu parfait, est mort spirituellement : « Vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés, » dit l'apôtre. Il ne pouvait pas (nous l'avons déjà vu) s'élever de lui-même à la connaissance de Dieu ; la loi de biogénésie s'y opposait. Mais Dieu a trouvé bon de se révéler aux hommes par son Fils et par là de leur ouvrir cette région supérieure qui leur était fermée. Voilà pourquoi, après avoir dit : « La vie éternelle est de te connaître, toi seul vrai Dieu, » le Seigneur ajoute : « Et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » Celui qui est uni avec Dieu par Jésus-Christ a la vie éternelle. Dieu est le Dieu des vivants. La mort ne séparera pas le chrétien de l'amour de Christ. Elle donnera plutôt un nouvel essor à la vie spirituelle, à la correspondance parfaite, en supprimant la vie inférieure ou les correspondances imparfaites. Si donc nous voulons vivre éternellement, cultivons la relation avec l'Eternel. Ce milieu divin nous



assimilera à lui-même ; l'action lente mais sûre que les milieux exercent sur les organismes jusqu'à les transformer, est l'un des faits les plus frappants et les mieux constatés de la biologie moderne. Aussi bien n'est-ce pas pour l'homme naturel, tel que la naissance charnelle l'a fait, que nous réclamons l'immortalité, c'est pour l'homme nouveau, l'homme de la régénération, le Christ formé en nous, comme nous le définissons tout à l'heure.

Aussi longtemps que la perfection n'est pas venue, et que la vie spirituelle, incomplètement développée, n'est qu'une correspondance imparfaite avec un milieu parfait, cette vie est exposée à bien des périls, à des maladies de diverses sortes; elle peut décroître, elle peut périr. Quoique j'aie déjà soumis votre attention à une longue épreuve, je ne puis pas vous faire entièrement grâce de cette dernière partie de mon sujet; elle me fournira l'occasion de mettre en relief une vérité que j'ai jusqu'à présent laissée dans l'ombre, la nécessité du travail personnel.

La cause la plus générale de la décadence spirituelle, c'est la *négligence*. « Comment échappons-nous, si nous négligeons un si grand salut ? » La biologie fournit, à ce solennel avertissement de l'apôtre, un commentaire éloquent. Dans ses célèbres études sur les pigeons, qui ont été le point de départ de son système, Darwin a mis



en lumière le fait suivant : Réunissez les nombreuses variétés de pigeons que l'art des éleveurs a réussi à produire ; transportez-les dans une île déserte, et là laissez-les en liberté ; puis, après un bon nombre d'années, retournez dans cette île ; vous serez frappés du changement. Tous les perfectionnements que l'élevage des pigeons domestiques avait amenés, toutes les variétés de forme et de couleur auront disparu ; tous les pigeons offriront maintenant à peu près le même type, la même couleur, un bleu d'ardoise avec deux raies noires aux ailes. Un fait analogue se produira, si, pendant un temps suffisant, vous laissez sans culture un beau parterre de rosiers. La loi que ces faits constatent s'appelle *atavisme*, ou retour au type primitif ; on peut l'appeler aussi loi de *dégénérescence*.

L'homme est visiblement soumis à la même loi. Qu'il néglige son corps, il deviendra une sorte de sauvage ; son intelligence, l'imbécillité n'est pas loin ; sa conscience, il tombera dans le vice ; son âme... comment échappera-t-il ?

La nature est pleine de vie sans doute ; elle est pleine de mort aussi. Il y a chez tout être animé une loi de mort, une tendance vers la mort ; la vie est une réaction passagère, l'ensemble des forces qui pour un temps résistent à la mort. Dans la nature morale de l'homme, il y a aussi une tendance vers la mort, une force qui l'attire en bas ; la théologie l'appelle

le péché originel. La vie spirituelle est l'ensemble des forces qui résistent au péché. Que cette résistance cesse ou qu'elle faiblisse, le péché gagne du terrain. La décadence est sûre, quoiqu'elle puisse fort bien et fort longtemps n'être aperçue ni du pécheur lui-même, ni de ceux qui l'entourent. Peu à peu les organes spirituels s'atrophient faute d'exercice, comme l'organe visuel chez les poissons qui vivent dans les cavernes; l'âme finit par perdre jusqu'à la capacité d'être sauvée. C'est donc une grave erreur que de se persuader que pour perdre son âme il faille être vicieux ou criminel; il suffit de négliger le salut, seul remède de la maladie de l'âme, seul antidote efficace du péché. Et c'est une autre erreur que de renvoyer par la pensée le jugement de Dieu à une échéance future, éloignée, et que nous regardons volontiers comme incertaine. Chaque jour est un jour de rétribution. Chaque âme est un livre où le jugement de Dieu s'écrit. Il n'est pas besoin que Dieu prononce contre nous un décret spécial; en vertu d'une nécessité biologique, scientifiquement démontrable, la perte de l'âme résulte de la négligence du salut. En vérité c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant : ces mains sont les lois de la nature. Que celui qui a encore des oreilles pour ouïr, entende ! Travaillons à notre salut avec crainte et tremblement; cultivons sans relâche nos sens spirituels, la vue, l'ouïe, le goût, le toucher de l'âme; recherchons



tout ce qui nous unit à Dieu, tout ce qui nous sépare du péché. Appliquons-nous à retrancher ou à restreindre, suivant les cas, les correspondances inférieures de notre âme pour étendre et fortifier la correspondance supérieure et éternelle; en d'autres termes, dans le langage du Nouveau Testament, sachons perdre notre vie pour la sauver, renoncer au monde et à nous-mêmes pour gagner Christ.

Le *parasitisme*, autre maladie spirituelle, n'est guère qu'un cas particulier de la négligence, une conséquence de la paresse morale naturelle à l'homme. Dans la nature, le parasitisme est l'un des plus grands crimes qui se commettent contre la nature elle-même. La loi de l'évolution dit à tout être vivant : « Développe-toi ! exerce tes facultés ! Monte plus haut ! tends à la perfection ! » Au lieu d'obéir à cette loi, l'animal ou la plante parasite semble n'avoir qu'un but : se procurer avec le moins de frais possibles l'abri et la nourriture qu'il lui faut. C'est un consommateur pur et simple, qui se dispense de travailler en vivant aux dépens du voisin. Ainsi le *bernard-l'hermite*, (1) au lieu de se construire une maison ou tout au moins un bouclier comme les autres crustacés, trouve plus commode de s'installer dans la coquille d'un mollusque quelconque. Ce demi-

(1) Ou *pagure-voleur*.



parasite porte à son tour dans son corps un parasite complet, la *sacculine*, qui lui emprunte non-seulement l'abri, mais encore la nourriture, imbibant à l'aide de ses longs suçoirs les sucs alimentaires tout préparés. La nature inflige à ces paresseux et à ces voleurs un châtiment sévère : c'est la dégénérescence, l'atrophie des organes qu'ils refusent d'exercer. Par exemple, chez le parasite complet dont nous avons parlé en dernier lieu, l'histoire de l'individu révèle sans doute celle de l'espèce. Il entre dans la vie pourvu d'un organisme relativement complet ; mais bientôt il cède à l'habitude parasitique qu'il tient de l'hérédité et ses organes s'en vont l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un sac rudimentaire et presque inorganique qui ne sait qu'absorber des aliments préparés par autrui et pondre des œufs.

Ce n'est pas seulement dans la nature que le parasitisme fleurit, c'est aussi dans la société... et dans l'Eglise. Témoins ces milliers de parasites spirituels qui se déchargent sur l'Eglise de Rome du soin de faire ce qu'ils appellent leur salut. Témoins aussi ces convertis douteux qui, sans que leur cœur ait été touché, n'ont fait que se glisser une fois pour toutes, comme le bernard-l'hermite dans la coquille du mollusque, dans les circonvolutions de ce syllogisme fameux, vraie caricature de la doctrine de l'expiation : « Vous croyez que Jésus-Christ est mort pour sauver les pécheurs ; donc il est mort pour vous ; donc vous

êtes sauvé, » et pour qui la religion est une affaire finie au lieu d'être une vie commencée. Témoins encore ces fidèles trop nombreux qui ne sont guère que des adhérents, des auditeurs, des consommateurs purs et simples au point de vue religieux, recevant la manne spirituelle des mains du prédicateur, et ne songeant pas à servir Dieu et son royaume autrement que par voie de procuration. Témoins enfin tous ceux qui en acceptant les formules toutes faites d'un système théologique, se dispensent de penser et de chercher la vérité pour leur propre compte. Dans tous ces cas le châtiment est précisément celui que nous avons indiqué tout à l'heure : arrêt de développement, décadence, paralysie et atrophie croissante des organes spirituels. Mieux vaut un peu de foi personnelle chèrement acquise, que la trompeuse opulence du parasitisme !

Je crains, Messieurs, d'avoir été moi-même quelque peu parasite, car je vous ai apporté la pensée d'autrui. Mon excuse, c'est que je n'ai pas fait cet emprunt pour une fin purement égoïste, comme les parasites du règne animal, mais dans l'espoir de vous être utile. Et véritablement je crois que je n'aurai pas parlé en vain si je réussis à laisser dans vos esprits une double impression. Premièrement, ne craignons rien pour l'avenir du christianisme. Non-seulement la



science, qu'on nous peint comme son irréconciliable ennemie, ne saurait en ébranler le fondement qui est dans la conscience, mais nous venons d'entrevoir qu'elle réserve à ses doctrines même les plus spécifiques et les plus contestées des confirmations aussi imprévues que saisissantes. Le christianisme à son tour éclaire et complète la conception de l'univers que nous suggère la science, et par là il achève de se justifier lui-même. Après tout, en dehors de la foi chrétienne, l'universelle évolution aboutit à une impasse. Car son terme suprême est l'homme, et l'homme, hors de Christ, est et se sent un être incomplet, manqué, qui n'achève rien et qui disparaît dans l'inconnu. Au-dessus du règne de la vie organique et même de la vie simplement intellectuelle et morale, le christianisme place un règne nouveau et supérieur, le règne de l'Esprit, le règne de Dieu. A ceux qui sont entrés dans ce règne et vivent pour lui, il ouvre l'éternité et leur garantit, en vertu de la loi de la conformité au type, la perfection future. Il nous découvre ainsi la vraie fin des choses et complète l'évolution par l'*advolution*. Objectera-t-on qu'à l'entrée de ce règne supérieur le christianisme place un double miracle, l'incarnation de Jésus-Christ et la régénération de l'individu, et que la science n'aime pas les mystères et les miracles? — Qu'elle les aime ou non, elle est obligée d'en constater un au point précis qui marque le passage du règne inorganique au règne organique.



Car elle est absolument impuissante à expliquer le commencement de la vie. Le miracle que confesse la foi des chrétiens est exactement parallèle au premier. Or, au point de vue scientifique, deux miracles ou deux mystères correspondants sont moins malaisés à comprendre qu'un seul, car ils constituent une harmonie. Ajoutons que le christianisme renferme la véritable solution de l'énigme où vient se heurter la science. Car le chrétien sait par expérience que l'auteur de la vie spirituelle, c'est Dieu ; Dieu est donc aussi l'auteur de la vie naturelle.

Oui, soyons pleins de confiance quant à l'avenir du christianisme, mais quant à nous-mêmes, à nos âmes, à notre avenir, soyons pleins de vigilance, pleins d'une sainte anxiété qui n'exclut pas la foi, mais qui ne nous laisse au contraire d'autre refuge que la foi. A tous les degrés de l'être se vérifie la maxime de Jésus : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » Tous les éléments du règne minéral ne sont pas assimilés à la plante ; tout végétal n'entre pas dans le courant de la vie animale ; tout animal n'est pas homme ; tout homme ne devient pas enfant de Dieu. Ainsi la pyramide se rétrécit à mesure qu'elle s'élève, et dans la proportion où la qualité augmente, la quantité décroît. Retenons les solennelles vérités que la Nature et la Révélation nous ont d'un commun accord attestées ce soir : « Si un homme n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. Comment échapperons-

nous, si nous négligeons un si grand salut? » Et complétons-les, sans les affaiblir, par la promesse consolante que le Christ adresse aux âmes affamées de salut et de vie éternelle : « Je ne mettrai pas dehors celui qui viendra à moi. » — J'ai dit.

---